

Le langage comme source de maux physiologiques

Jimmy P. (Psychothérapie d'un Indien des Plaines) base son histoire sur un mémoire du thérapeute juif hongrois Georges Devereux émigré en France et sur l'aide qu'il apporte au patient Jimmy Picard, un Blackfoot et ancien combattant de la Seconde Guerre mondiale. Ce dernier, se remettant d'une blessure portée à la tête en temps de guerre, se voit conduit par sa sœur à la clinique des anciens combattants à Topeka, au Kansas. Jimmy souffrait de maux de tête extrême, de cécité et de troubles visuels, sans toutefois y retrouver une cause physiologique associée. La schizophrénie devient la suspicion des médecins sur place. Son docteur Karl Menninger, ne décelant aucune cause physiologique associée aux maux de Jimmy, décide de faire appel à un ethnopsychiatre, domaine qui chevauche la frontière entre anthropologie et thérapie, Georges Devereux. Le docteur Menninger justifie ce choix par l'expérience de l'ethnopsychiatre qui vécut quelques années dans une communauté autochtone aux États-Unis.

Le film, basé sur une histoire vraie et entrelace différents sujets tels la guerre, la religion, la politique coloniale, l'exil, la psychanalyse, etc. Cet entrelacement permet des discussions des plus stimulantes, confrontant différents points de vue sur les sujets abordés. La base de toute communication, et la base de ce film, est le langage. Le langage agit certes comme moyen de communication, mais comme sujet à part entière. Ce film met en exergue l'importance et l'influence même du langage sur les corps. Le dialogue, si l'on peut l'appeler ainsi, entre les deux personnages principaux, est l'essence même du film, la substance d'où ressortent des éléments de contradiction, de désirs, d'expériences personnelles, allant au-delà des images propres. Il est à penser que les deux personnages se ressemblent, les deux issus de peuples marginalisés par l'histoire et les politiques coloniales.

L'analyse de ce film permet de relever de nombreux éléments essentiels à une compréhension de l'autre par l'intermédiaire de l'interaction directe thérapeutique. Ce travail analysera la rencontre, en considérant différents aspects du contenu de film, soit la vision du réalisateur et le discours du film, la complexité culturelle et sociale et finalement les interactions.

La vision du réalisateur : Desplechin et son discours

Le film, réalisé par Arnaud Desplechin, est une adaptation d'un livre écrit par l'ethnopsychiatre Georges Devereux. Le film est considéré par le réalisateur comme étant le seul compte rendu d'un ouvrage psychothérapeutique à ce jour joué au cinéma (Cordonier, 2014). Ce défi était de taille, puisque porter à l'écran un long huis clos relatant le verbatim des rencontres entre thérapeute et patient ne semble pas être aussi stimulant pour tous. Cependant, ces rencontres possédaient un attrait : la collaboration entre deux individus, en une quête de se trouver malgré les blessures et les histoires personnelles. Ces deux individus cherchent par l'intermédiaire de questionnements des réponses à leurs maux. Dans ce film, le réalisateur devait composer avec deux voix principales. La première était de comprendre Devereux et son œuvre, qui n'est pas tâche facile, afin de faire transposer une interprétation de cette œuvre au grand écran, la deuxième voix. Évidemment, Desplechin n'est pas celui qui écrivit le scénario, il n'est pas celui qui décida des thèmes abordés. Cependant, il est celui qui interpréta l'œuvre et y intégra du sien.

Les critiques des films de Desplechin ont en commun plusieurs aspects. Desplechin joue avec les horizons qui forment un film. Il joue sur les horizons d'attente (Gadamer, 1996) liés à la construction de ses œuvres, considéré comme cinéma de genre, en confrontant ces attentes de conventions à des constructions discursives (Bovier et Fluckiger, 2014). En l'espèce, le film *Jimmy*

P. contient de nombreux *flashbacks*, confirmant ce désir de non-conformité et d'instabilité. Tania Modleski apporta également une critique féministe aux films de Desplechin sur la création de personnages féminins porteuses d'interprétation plus large, surplombant les récits (Bovier et Fluckiger, 2014). Dans le film à l'étude, c'est par Madeleine, un personnage ajouté n'ayant aucune incidence sur l'histoire, que nous arrivons à percevoir les ressemblances entre Jimmy et le thérapeute. Elle lui ramène son passé juif, son exil, son travail de terrain effectué chez une communauté autochtone pendant deux ans, etc. À chacune de ses scènes, Madeleine révèle un mystère qui entoure Devereux, et nous permet de tisser des liens entre les deux sujets principaux. Ce point de vue externe permet de comprendre l'homologie qui joint Devereux à Jimmy : les deux ont connu des 'acculturations', les deux ont vécu et vivent toujours sous une politique coloniale qui les empêche de s'exprimer et d'appartenir à une communauté sans avoir une arrière-pensée amère. C'est d'ailleurs ce qu'ont soulevé les critiques du film : l'évolution des personnages et de ces échanges déséquilibrés entre les deux possédant les rôles de thérapeute et de patient, vers une relation de complicité et de solidarité. Cette évolution est mise de l'avant par le travail de Desplechin et les lieux notamment dans lesquels leur relation se développe.

L'espace-temps du film permet aux spectateurs de se forger une idée sur la relation des deux individus. Le cinéaste se libère de l'ouvrage de référence, le livre de Devereux, et extrait les personnages de la salle de thérapie habituelle pour les placer dans des environnements différents qui évoluent au fur et à mesure de leur relation et de leurs discussions. Ces changements favorisent de nouveaux modes de dialogue. Alors qu'au début le thérapeute pose des questions à Jimmy dans la salle de thérapie, un changement s'opère subitement lorsqu'ils se trouvent tous les deux dans la cour de l'hôpital et c'est au tour de Jimmy de revêtir le chapeau de thérapeute et de poser des questions sur le savoir relatif à la culture autochtone de Devereux. Alors qu'au début le dialogue

était fait dans les lieux protégés de l'hôpital, la seconde partie du film présente de plus en plus de séances se déroulant dans un salon de coiffure par exemple, distanciant de ce fait le cadre professionnel des rencontres pour accentuer la nature amicale. L'espace-temps est également mis à contribution lors de l'interprétation des rêves de Jimmy, qui extrait le spectateur du cabinet de cure via la subjectivité du patient (Cordonier, 2014). Desplechin part d'un postulat : au cinéma, l'image est projetée, le réel est factice, intangible, «tout au plus peut-il acquérir la densité de surface d'un miroir qui nous renvoie à notre propre reflet, l'observateur étant lui-même gagné par le doute» (Bovier et Fluckiger, 2014). L'analyse des rêves, d'une certaine importance dans les sociétés autochtones, est certes utilisée par les psychanalystes et est essentielle à la compréhension de l'inconscient et dès lors, pour le film. Malgré cela, cette utilisation du rêve réaliste brouille cette frontière entre réalité et rêve, mélangeant les spectateurs sur ce qui est vrai et faux, sur ce que l'on doit interpréter ou non.

Comme mentionné, à la différence des films réalisés antérieurement par Desplechin, ce film à l'étude résulte d'une adaptation, et non d'un scénario original. Son action ne se déroule pas dans une banlieue chic parisienne, mais bien aux États-Unis, à Topeka, la capitale du Kansas. Les acteurs ne sont pas issus du milieu français, mais proviennent d'ailleurs. Tous ces changements sont importants, selon moi, puisqu'ils entraînent de nombreux éléments d'analyse. Un élément assez intéressant serait le choix des acteurs, soit Benecio Del Toro, un acteur d'origine portoricaine, et Mathieu Amalric, acteur français. Les deux acteurs ne jouent pas dans leur langue maternelle, et donc toute parole prononcée est révélatrice de ces déplacements, de la migration, le rapport aux origines est dilué (Cordonier, 2014). C'est la fragilité qui s'exprime à travers de ces deux personnages, une fragilité sur leur condition détachée d'un lieu d'ancrage, d'une communauté d'appartenance. Ils se retrouvent tous les deux par hasard dans ce contexte thérapeutique, mais ne

se limite pas à cette barrière, à cet horizon, soit la guérison. Ils «s'émancipent rapidement en créant un récit qui ne se limite pas à celui de l'amitié mais qui vise à reconstituer un chez-soi, une humanité, sur la seule confiance du regard échangé» (Cordonier, 2014). Ce rapport de pouvoir entre un thérapeute et son patient est ainsi dilué par l'histoire des personnages, les origines, les migrations, leurs maux intérieurs. Tous deux se battent pour une même chose : trouver un chez-soi confortable, un bien-être mérité.

Le cinéaste ne se limita pas à une analyse pragmatique de l'œuvre de Devereux. Les thèmes abordés sont présentés avec recul, par l'entremise de la discussion, mais également des points de vue et de l'espace-temps qui joue un rôle important.

La complexité culturelle

Ce film présente une complexité culturelle qui est perçue à travers les interactions entre les différents personnages, et c'est par l'intermédiaire de ces interactions que nous percevons des différences dans les façons de faire et de percevoir l'autre.

Dès le début, une complexité sur les différences culturelles de chaque sujet est perçue. Lors de tests physiques, les médecins sont surpris. Le médecin en chef le mentionne même : «So we have a vet who's an invalid in perfect health». Jimmy n'est considéré autrement qu'un homme vétéran blessé à la guerre, mais ne présentant aucune trace physique de maux. C'est donc du côté psychologique que la différence est créée. Certes, une première forme de démarcation est devinée, puisqu'il souffre fort probablement d'une maladie mentale. Ce premier clivage de type psychologique est plus amplement creusé par la différence culturelle entre le médecin et Jimmy, justifiant l'incapacité du psychiatre de travailler de pair avec Jimmy. Après tout, mentionnent-ils,

ils n'ont jamais traité un autochtone. L'autre, l'autochtone, le différent, Jimmy, est simplifié et réduit à ses différences culturelles qui modifient ses comportements ainsi que les façons de jongler avec les différents éléments personnels, culturels, identitaires, la vie réelle ou le rêve. À la suite des tests psychiatriques, le psychiatre sur place semble détecter un comportement schizophrénique chez Jimmy. Cependant, étant conscient de la différence culturelle entre les deux individus, il garde la possibilité que les comportements socialement caractérisés comme schizophréniques puissent être normalisés dans la culture de Jimmy. Après tout, peut-être évalue-t-il incorrectement le statut psychiatrique du patient autochtone et donc analyse-t-il un comportement et une personnalité qu'il n'est pas en mesure de comprendre totalement. Un second clivage, mais cette fois-ci culturel. Cette différence entraîne le psychiatre à faire appel à un anthropologue spécialisé afin de ne pas commettre d'erreur sur le constat établi. Le psychiatre ne se percevait pas en mesure de comprendre ces comportements, et marquent ainsi une différence psychique entre les patients blancs et les patients autochtones. Ce clivage est renforcé lorsque le psychiatre mentionne à Jimmy qu'un «autre comme lui» est présent dans l'hôpital. Une claire distinction est effectuée entre les patients blancs et les patients autochtones. Y a-t-il situation de discrimination? C'est incertain. Ce film relate d'événements qui ne datent pas de notre époque. Les psychiatres semblent n'avoir jamais eu à traiter un homme provenant d'un milieu culturel différent, et ne savent pas comment la culture dans laquelle il a grandi aurait influencé la façon dont il réagit aux différentes situations et images présentées.

Le film se base sur cette communication entre l'ethnopsychiatre, qui est considéré par les psychiatres et médecins de l'hôpital comme le spécialiste le mieux outillé pour aider et diagnostiquer Jimmy, et le vétéran Blackfoot. Jimmy est placé dans le contexte de sa propre culture par les différentes questions sur sa vie en communauté que lui pose Devereux et sur différents

éléments culturels qu'il met à jour. Devereux tente de s'intégrer indirectement dans sa communauté, en le questionnant sur sa langue, sur sa relation avec les aînés, sa famille, l'amour, etc. Jimmy, comme mentionné dans les paragraphes précédents, pose également des questions sur le savoir relatif à la culture autochtone de Devereux, tentant probablement de vérifier si Devereux est un candidat adéquat pour son traitement. Ne s'étant pas ouvert au médecin 'blanc', Devereux gagne la confiance de Jimmy, surtout lorsqu'il prouve sa compréhension des dynamiques dans une famille autochtone. Effectivement, lors d'une discussion, Devereux lui demande si la mère de Jimmy était considérée «manly-hearted woman», ce qui laissa Jimmy sans mots, surpris des connaissances culturelles de l'ethnopsychiatre. Ce moment marqua un point tournant dans l'histoire, la confiance étant établie. Cette confiance provient également du passé des deux individus, de la langue anglaise qui n'est pas leur première langue, de leur passé marginalisé. La rencontre entre ces deux individus n'est dès lors pas qu'un aspect secondaire, et leurs histoires respectives ne sont pas que décoratives. Les éléments de leur passé sont essentiels à la formation d'une confiance. Les deux personnages évoluent au travers des rencontres, confrontent leurs idéologies, et donc cette transformation n'est pas due qu'au simple rapprochement physique. La confrontation des idées, par exemple sur la religion, permet aux personnages d'accéder à un schème de significations différentes et réfléchies. Étant basée sur le dialogue entre les deux individus, leur rencontre a permis de mettre à jour des informations sur les deux personnages, accentuant notamment leur ressemblance quant à leur bagage culturel. Évidemment, la complexité culturelle de Jimmy et Devereux est présentée différemment. C'est Devereux qui nous permet de mettre en lumière la complexité culturelle de Jimmy par les nombreuses questions posées, mais c'est Madeleine, un personnage tiers, qui met en lumière la complexité culturelle de Devereux tout au long du film, et qui tisse les liens entre les deux hommes.

Analyse des interactions

Comme mentionné dans les paragraphes précédents, la rencontre entre le thérapeute et son patient est forcée. Les médecins de l'hôpital, n'ayant jamais traité un autochtone et ne possédant les ressources afin de l'aider et de le comprendre, font appel à un ethnopsychiatre, Devereux. Ce dernier fut appelé afin de déterminer les causes psychologiques des maux de Jimmy, maux qui n'ont pas de sources physiologiques. Est-il schizophrène? C'est ce que Devereux réfuta au cours de ses multiples rencontres avec le Blackfoot Jimmy. Leurs rencontres sont en apparence quotidiennes, ou pour le moins fréquentes.

Devereux fut un choix d'anthropologue judicieux. Faisant lui-même partie d'une minorité, étant lui-même forcé de quitter son territoire natal, ayant lui-même changé son nom et appris plusieurs langues afin de s'intégrer dans une culture dominante, son histoire personnelle se tisse à celle de Jimmy. Ayant passé deux ans dans une communauté autochtone aux États-Unis, il possède, selon les médecins de l'hôpital, une légitimité à soigner Jimmy. Cette légitimité est d'ailleurs acceptée par Jimmy, lorsque Devereux lui 'prouve' sa connaissance des traits culturels autochtones des États-Unis en lui demandant si sa mère était considérée une «manly-hearted woman», comme mentionné précédemment. À partir de ce moment, et pour donner suite à la scène questions-réponses où Jimmy questionna Devereux sur ses connaissances, le patient était plus ouvert à la thérapie et à une relation de confiance avec son thérapeute.

Les rencontres et discussions sont, d'un point de vue objectif, forcées. Le patient doit rencontrer à rythme régulier son thérapeute afin de déterminer la cause de ses maux. Le thérapeute doit lui poser des questions et analyser ses réponses, en orientant toujours les discussions dans le

but d'en extraire des éléments susceptibles de l'aider dans son analyse. Toutes réponses sont analysées par le thérapeute avec une attention particulière aux choix de mots et aux détails. Le thérapeute doit poser les bonnes questions, pour ouvrir la voie de la discussion, et en quelque sorte forcer le patient à révéler des éléments cachés de lui-même, des éléments inconscients, tel un anthropologue. Plusieurs moments de rupture dans la communication sont présentés en ce sens. Il arrive bien souvent que Devereux ne semble pas poser les bonnes questions, et reçoit en guise de réponse un silence ou un regard déplacé. À première vue, j'interprétais ces réponses comme un malentendu, un horizon tel que le présentait Gadamer : le thérapeute et Jimmy ne parlent tout simplement pas de la même chose. C'était, à première vue du film, une interprétation que j'avais. Cependant, beaucoup de bris de conversation ont lieu tout au long du film, et il est à remarquer que ces bris apparaissent lorsque le thérapeute pose des questions précises sur les femmes. Exemple : «Did she [en parlant de Mary-Lou, la fille biologique de Jimmy] passed her puberty?», ou bien «What kind of wife do you want?». Ces questions reçues par Jimmy entraînent un silence, une forme d'incompréhension, et mènent souvent Jimmy à rester en silence ou à poursuivre sur un autre sujet, une autre lancée. Ces formes de choc dans la communication sont dans ce film essentielles à l'analyse d'un mal qui réside en Jimmy, et qu'il tait. Ces ruptures sont essentielles à l'avancement de l'histoire et donc à la guérison de Jimmy, puisque les femmes sont à l'origine du mal-être du patient. Ces ruptures ne sont pas en ce sens considérées comme des ruptures dans la conversation, elles ne sont pas considérées comme des malentendus, même si elles sont présentées ainsi. Elles sont remplies de significations que le thérapeute analyse méticuleusement. Le but de ce film étant de déterminer les causes des maux de Jimmy, les ruptures sont la partie essentielle de la communication, puisque ce sont elles qui sont porteuses de sens et de significations dans la discussion. Les silences sont plus importants en l'espèce que les discussions, puisqu'elle ouvre la

voie de la guérison. S'agit-il d'un refus conscient de répondre? Je ne crois pas. À chacune de ces questions, Jimmy, par son non verbal, semble sincèrement déconcerté par celles-ci.

Pour tenter de déterminer les causes des maux de Jimmy, l'ethnopsychiatre ne lui pose pas des questions dénouées de contexte. La première scène qui confronte ces deux individus prend place dans la salle de thérapie. L'ethnopsychiatre s'intéresse à son passé, à ses origines. Il lui demande son nom 'indien', il lui pose des questions sur la 'tribu' à laquelle Jimmy appartient, il se renseigne sur des éléments de la culture Wolf. Cette séance se termine, et les spectateurs comprennent que Devereux apporte une grande importance aux traits culturels qui définissent Jimmy. Il démontre à son patient qu'il s'intéresse à ses origines autochtones, il le réintègre dans sa culture d'origine et chevauche avec lui de nombreux sujets sensibles (sa mère notamment) et des aspects plus généraux de la culture Wolf. L'ethnopsychiatre agit sur deux niveaux : groupal et individuel. Cette première séance rappelle la théorie d'Husserl selon laquelle une communication est possible grâce à l'intersubjectivité. Pour Husserl, c'est cette idée d'interchangeabilité, cette possibilité de se mettre à la place de l'autre qui confère cette aptitude de comprendre l'autre (Husserl, 1986). Replacer le sujet dans son contexte est un début, et c'est ce que tente d'effectuer, selon moi, l'ethnopsychiatre en posant des questions, en réfléchissant comme aurait réfléchi un vétéran autochtone comme Jimmy dans ce contexte. Sa propre histoire personnelle est certes d'une grande aide pour la compréhension de Jimmy et l'empathie qu'il adresse à lui personnellement et également aux communautés autochtones et aux injustices qu'ils vivent. Cette idée d'intersubjectivité rappelle également les travaux de Bateson sur la communication comme une transmission de message (Winkin, 1996). Effectivement, Devereux reçoit des messages, des informations, verbal et non verbal, de la part de Jimmy. C'est dans ces informations reçues qu'il doit puiser la source des maux de Jimmy, et donc afin de bien procéder à son travail et de bien

comprendre la signification des différents messages, Devereux doit comprendre le contexte dans lequel l'événement ou le message s'est produit. Plus les niveaux de contexte sont multiples, plus la compréhension se précise. Un exemple serait lorsque Jimmy décrit un de ses rêves. Devereux lui pose des questions larges, puis précises, puis lui demande comment les anciens Blackfoot de sa communauté interpréteraient ce rêve. Devereux tente d'obtenir différents niveaux de contexte afin de bien interpréter le rêve et son application dans la réalité, et de se situer par rapport à ces dits contextes. Étant donné le fait que Jimmy possède quelques difficultés à savoir si les rêves sont réalités et si la réalité n'est que rêve, Devereux se doit d'établir les contextes dans lesquels ces entre-deux ont lieu. Il lui pose donc des questions sur ses émotions, et essaie de chevaucher cette frontière diluée chez Jimmy pour y repérer des éléments pouvant contribuer à une meilleure compréhension de sa situation psychologique.

Double contrainte de Bateson : origine des maux

Un événement marquant dans le passé de Jimmy aurait laissé inconsciemment une trace dans son esprit, et cette trace se manifesterait aujourd'hui par des maux de tête, une angoisse inconnue, et plusieurs autres symptômes. En effet, lorsqu'il était âgé de six ans, le jeune Jimmy fut forcé de jouer avec les parties intimes d'une jeune fille dont la sœur était décédée afin de lui faire plaisir. Il fut bientôt puni par sa propre sœur et sa mère, qui considéraient cela scandaleux. Dans sa jeunesse, un peu après les événements honteux, le jeune Jimmy perdit son père. Peu après, il vit sa mère au lit avec un autre homme. Cet événement le terrorisa, et il fut chez sa sœur d'où il résida jusqu'à l'âge adulte. Il fut puni pour avoir joué avec une jeune fille dont la sœur était décédée, mais cet homme ne fut pas puni pour avoir été avec sa mère à la mort de son père. «I guess all my thoughts are mixed up», confia Jimmy. Cet événement marqua sa jeunesse et son passage à l'âge adulte. Il a 'peur' des femmes, il ne veut pas les brusquer, il ravale sa rage à chaque fois qu'un

événement se produit. Il ne veut pas s'abandonner dans les bras d'une femme et lui faire confiance, malgré l'amour qu'il lui porte. Évidemment, le concept de double contrainte développé par Bateson est ici appliqué en pratique dans le milieu familial, comme il le décrit dans son texte (Bateson, 1977). L'exemple de Jimmy est particulièrement pertinent pour une compréhension du modèle systémique de Bateson. Le patient n'est pas en mesure de faire la distinction des différents messages émis : il confond réalité et rêve, vérité et sarcasme. Dans toute situation, Jimmy se trouve non gagnant, comme le veut la double contrainte de Bateson. Dans un premier temps, il fait plaisir à une jeune fille qui venait de perdre sa sœur et qui lui demande sous peine d'être en colère, et il se fait réprimander par sa mère. S'il ne fait pas l'acte, il se fait réprimander; s'il fait l'acte, il se fait aussi réprimander. Dans un deuxième temps, il est spectateur d'une situation où sa propre mère, venant de perdre son mari, se laisse faire plaisir par le même acte qui a valu à Jimmy une réprimande, et dont l'homme s'en sort sans une désapprobation. Se transposant dans le rôle de l'homme inconnu, ses idées se mélangent et se contredisent. Voyant l'homme inconnu s'en sortir sans un reproche, une antinomie émerge. Cette double contrainte entraîne chez Jimmy une 'schizophrénie' (Bateson, 1977) qui s'est développée et ancrée en lui et présente aujourd'hui des symptômes physiologiques. Il ne sait plus comment agir en face des femmes, en face de sa propre fille, etc. Jimmy développe des préjugés par rapport aux femmes dues aux premières socialisations vécues dans sa jeunesse, qui étaient de nature contradictoire (la double contrainte). Ces préjugés sont des sphères premières de communication. Ils modèlent la communication et conditionnent la façon dont un individu reçoit et envoie des messages.

Conclusion

Devereux et Jimmy s'émancipent à travers ce récit en ne se limitant pas seulement à la relation thérapeute-patient, mais développant une amitié et un bien-être partagé. Ce film présente

le langage comme prison, mais également comme porte de sortie aux troubles qui suivent un individu toute une vie durant. De par le style cinématographique, l'interprétation et le discours, la complexité culturelle et les interactions présentées, ce film rappelle l'importance de la communication et du langage. Ce film, presque entièrement fondé sur des échanges en huis clos de deux hommes provenant de cultures différentes, met l'accent sur la transformation que subissent les personnages lors de la rencontre et des éléments qui les unissent, malgré les océans qui les séparent. Les informations essentielles du film ne se trouvent pas à l'intérieur du langage brut, mais relèvent plutôt du silence dans la communication. Tout comme un thérapeute, un anthropologue se doit de prendre en considération différents aspects de la rencontre, des interactions et du langage, et doit les interpréter sur plusieurs niveaux.

Bibliographie

Film

Arnaud Desplechin (réalisation). (2013). *Jimmy P. (Psychotherapy of a Plains Indian)* [Film cinématographique]. France : Why Not Productions

Sources en ligne

Bovier, François et Fluckiger, Cédric. (2014). *Le clivage du sujet, ou les exercices de style d'Arnaud Desplechin*, dans «Décadrages», [En ligne], URL : <http://journals.openedition.org/decadrages/760>

Cordonier, Laure. (2014). *Jimmy P. (Psychothérapie d'un Indien des Plaines), ou comment Desplechin a relevé le défi d'adapter une cure analytique*, dans «Décadrages», [En ligne], URL : <http://journals.openedition.org/decadrages/763>

Monographie

Bateson, Gregory. (1977). *Vers une écologie de l'esprit*. Paris, France : Éditions du Seuil

Husserl, Edmund. (1986). *Méditations cartésiennes*. Allemagne : Éditions J. VRIN, 136 pages.

Gadamer, Hans-Georg. (1996). «Vérité et Méthode: Les Grandes Lignes d'une Herméneutique Philosophique». Paris, France : Éditions du Seuil

Winkin, Yves. (1996). *Anthropologie de la communication. De la théorie au terrain*. Paris et Bruxelles : DeBoeck Université, 239 pages.